

Poul Anderson

TAU ZERO



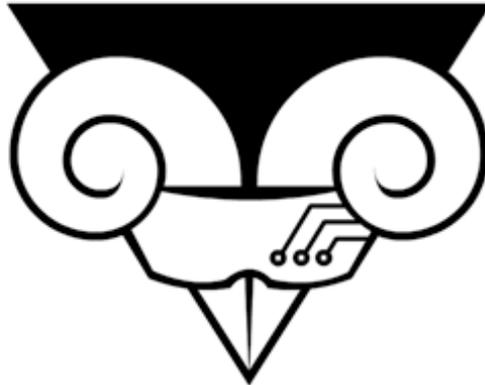
Tau Zéro

Poul Anderson



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage proposé par Pierre-Paul Durastanti
et publié sous la direction de Jean-Daniel Brèque et Roland Lehoucq.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Poul Anderson

ISBN : 978-2-84344-429-6

Parution : juin 2012

Version : 1.1 — 20/07/2012

Illustration de couverture © 2012, Manchu

© 1970 by Poul Anderson

© 2012, Le Bérial', pour la présente édition

Avant-propos : Survivre à l'éternité

Interviewé en avril 1997 par la revue *Locus* à l'occasion de ses cinquante ans de carrière, Poul Anderson (1926-2001) se voyait poser la question suivante : « Parmi tous vos livres, quels sont les cinq pour lesquels vous aimeriez passer à la postérité ? » *Tau zéro* était le premier cité : « *J'aime tout particulièrement celui-ci. C'était en quelque sorte un tour de force¹ et je pense l'avoir réussi².* »

Et les faits lui donnent raison : *Tau zéro*, publié en 1970 par l'éditeur Doubleday³, fut sélectionné pour le Hugo l'année suivante — le prix alla à *L'Anneau-Monde* de Larry Niven, le plus grand succès de cette période —, et James Blish le qualifia de « roman de hard-science suprême », soulignant la virtuosité avec laquelle notre auteur alliait rigueur scientifique et richesse littéraire.

Pour ce qui est de la rigueur scientifique, nous vous renvoyons à la postface de Roland Lehoucq. En ce qui concerne la richesse littéraire, qu'il nous soit permis de donner ici quelques précisions.

Dans ses récits les plus ambitieux, Anderson est toujours soucieux de concevoir des soubassements poétiques et mythologiques, de procéder par allusions et citations. L'exemple le plus abouti de cette démarche est sans nul

¹ En français dans le texte.

² *Locus* n° 435 (Vol. 38, n° 4, avril 1997). Pour mémoire, les quatre autres titres mentionnés par l'auteur sont les suivants : *Tempête d'une nuit d'été* (*A Midsummer Tempest*, 1974 ; Pocket, 1990, épuisé), *The Boat of A Million Years* (1989), *Trois cœurs, trois lions* (*Three Hearts and Three Lions*, 1961 ; Le Bélial', 2006) et *The Enemy Stars* (1959).

³ Une version très abrégée avait été publiée dans *Galaxy* sous le titre « *To Outlive Eternity* » (mars et juin 1967).

doute sa nouvelle « *Le Chant du barde*⁴ », qui réinvente le mythe d'Orphée dans un contexte de science-fiction, mais *Tau zéro* ne lui cède en rien sur ce plan. Or, si nombre de références que l'auteur a tissées dans sa trame sont évidentes — ou explicitées dans des notes lorsque nous l'avons jugé utile —, d'autres sont plus obscures et méritent d'être exposées ici.

Il en va notamment des *Chants de Gurre* de Jans Peter Jacobsen (1847-1885), poète danois féru de sciences, dont Ingrid Lindgren chante un extrait dans le chapitre 16. À noter que c'est Poul Anderson lui-même qui le traduisit en anglais et le fit publier dans la célèbre revue *Amra*, qu'il n'est pas besoin de présenter aux admirateurs de Robert E. Howard. Ce n'est sûrement pas par hasard que notre auteur a choisi de citer le traducteur danois de Charles Darwin.

Le même chapitre 16 recèle une allusion difficilement compréhensible au lecteur français : le Pr Nilsson y repère des étoiles extragalactiques et leur cortège de planètes. « *Étrange de penser qu'il pouvait exister des mondes d'ombre, incomparablement plus anciens que la Terre, porteurs peut-être de formes de vie, et dont nulle étoile n'éclairait les nuits.* » Poul Anderson fait ici un clin d'œil à un de ses romans, *World Without Stars* (1967), autre réinterprétation du mythe d'Orphée, dont le héros, Hugh Valland, présente des ressemblances troublantes avec Charles Reymont, le point focal de *Tau zéro* : naufragés sur l'une des planètes orbitant une étoile extragalactique, Valland et ses compagnons réaffirmeront leur humanité face à des entités aussi redoutables, à leur façon, que l'impitoyable cosmos de *Tau zéro*.

Charles Reymont (dont le nom évoque Charlemagne) apparaît comme un exemple abouti du héros andersonien : un homme appelé à régner sur ses semblables, parce qu'il est le plus apte à les sauver du péril qui les menace, mais suffisamment humble et humain pour renoncer à sa couronne une fois le danger passé — et suffisamment lucide pour comprendre que jamais il n'aurait triomphé sans la solidarité de ceux et (surtout) de celles qui l'entourent. *Qui garde les gardiens ?* demande à nouveau Poul Anderson, tout comme il l'avait fait dans le cycle de « La Patrouille du temps » — et la réponse demeure : eux-mêmes.

Si les questions posées par *Tau zéro* sont éternelles — même en cette époque mesquine où l'exploration de l'espace semble promise aux poubelles de l'histoire —, il n'en demeure pas moins que l'avenir esquissé par l'auteur peut apparaître démodé à un lecteur des années 2010 — quoi ! un astronef capable

⁴ In *Le Chant du barde — Les Meilleurs Récits de Poul Anderson*, Le Béal, 2010.

d’approcher la vitesse de la lumière mais où l’on est obligé de lire sur papier les données fournies par les ordinateurs de bord ? Où sont les ordinateurs personnels ? les téléphones mobiles ? la toile du réseau à l’échelle mondiale ?

Rassurez-vous : comme tous les écrivains de science-fiction réfléchissant aux visages de l’avenir, Poul Anderson avait anticipé ces avancées — ainsi que d’autres qui attendent encore d’être concrétisées —, mais, agissant en cela comme la plupart de ses confrères et de ses consœurs, il se gardait dans ses œuvres d’accumuler inutilement les innovations pour ne pas déboussoler un public parfois rétif à la nouveauté. De même, *Tau zéro* apparaît comme représentatif de son époque en ce sens que la guerre nucléaire joue un rôle crucial dans l’histoire de sa société mondialisée.

Pour le meilleur et pour le pire, ce roman participe de son époque, les années 60-70. S’il avait été traduit en français lorsque la science-fiction était en pleine expansion dans notre pays, nous n’aurions pas besoin de le souligner. Mais il nous arrive avec quarante ans de retard — et comme l’auteur n’a pas jugé utile de l’« actualiser », nous nous en sommes également abstenu —, et il n’est pas nécessaire de signaler que l’univers qu’il décrit peut être rangé dans la catégorie des « futurs d’antan ». Ce qui n’empêche pas son propos de demeurer intemporel.

Reste une dernière énigme, que nous n’avons pu résoudre en dépit de nombreuses recherches : qui est l’auteur de la chanson à boire qui rythme le chapitre 21, au cours duquel les passagers du *Leonora Christina* célèbrent Halloween alors même qu’il leur naît un enfant et que l’univers s’effondre autour d’eux ? En la lisant, on pense à des poètes du Moyen Âge comme François Villon, que Poul Anderson connaissait bien⁵, mais il est fort probable que cet hymne à la vie, ce défi à l’enfer, est sorti de sa plume.

*À quoi me sert la bibine, j’en sais trop rien,
Pour avoir la clé de saint Pierre, y a pas moyen,
À la porte du paradis, faut appeler les copains.
Alors buvons un coup, les copains !*

En d’autres termes : seuls l’amour et l’amitié permettent de survivre à l’éternité.

⁵ Cf. « La Ballade des perdants », in *Trois cœurs, trois lions, suivi de Deux regrets* (op. cit.).

Poul Anderson – Tau Zéro

Jean-Daniel Brèque

24 avril 2012

À Fritz Leiber

1.

« Regardez — là-haut — au-dessus de la Main de Dieu. C'est lui ?

– Oui, on dirait bien. Notre vaisseau. »

Ils étaient les derniers à s'attarder à Millesgården⁶ avant la fermeture. Toute l'après-midi ou presque, ils avaient erré parmi les sculptures, lui ravi et émerveillé de cette découverte, elle concentrée sur cet adieu muet à une partie de sa vie dont elle avait jusque-là sous-estimé l'importance. L'été finissant les avait gratifiés d'une journée ensoleillée, où la brise faisait danser l'ombre du feuillage sur les murs de la villa, où le chant des fontaines résonnait dans l'air pur.

Mais le jardin sembla soudain s'animer un peu plus comme le soleil se couchait. On eût dit que les dauphins cabriolaient dans l'eau, que Pégase prenait son essor vers les cieux, que Folke Filbyter cherchait son petit-fils perdu tandis que son cheval trébuchait dans le fjord, qu'Orphée tendait l'oreille, que les jeunes sœurs ressuscitées s'étreignaient de joie — dans un silence total, car on ne percevait cela que l'espace d'un instant, mais le temps au cours duquel ces formes se mouvaient n'était pas moins réel que celui qui portait le cours des hommes.

« Comme s'ils étaient vivants, en partance pour les étoiles, comme si nous devions rester ici pour y vieillir », murmura Ingrid Lindgren.

Charles Reymont ne l'entendit pas. Debout sur les pavés, au-dessous d'un bouleau dont les feuilles bruissantes commençaient à se colorer, il était tout entier tourné vers le *Leonora Christina*⁷. Sur son piédestal, la Main de

⁶ Musée en plein air aménagé dans sa propriété de Stockholm par le sculpteur Carl Milles (1875-1955). [Toutes les notes sont du traducteur.]

⁷ De Leonora Christina Ulfeldt (1621-1698), fille du roi Christian IV de Danemark. Condamnée pour les actes séditieux de son époux, elle passa

Dieu portant le Génie de l'Homme se découpait en silhouette sur fond de crépuscule bleu-vert. Derrière, la minuscule et vive étoile traversa le ciel et sombra à l'horizon.

« Vous êtes sûr que ce n'était pas un banal satellite ? demanda Lindgren dans le silence. Je n'aurais jamais cru que nous verrions... »

Reymont arqua un sourcil. « Vous êtes le capitaine en second, et vous ne connaissez ni la position ni la trajectoire de votre vaisseau ? » Qu'il parle en suédois ou dans une autre langue, sa voix n'était jamais exempte d'une sécheresse aux accents sardoniques.

« Je ne suis pas l'officier navigant, dit-elle sur la défensive. Par ailleurs, je m'efforce pour le moment de ne plus penser à cela. Vous devriez en faire autant. Nous allons passer des années à son bord. » Elle s'approcha un peu de lui. Sa voix s'adoucit. « Je vous en prie. Ne gâchez pas cette soirée. »

Reymont haussa les épaules. « Pardon. Ce n'était pas mon intention. »

Un gardien s'approcha d'eux et dit d'un ton plein de déférence : « Excusez-moi, mais nous devons fermer les portes.

– Oh ! » Lindgren sursauta, jeta un coup d'œil à sa montre, se tourna vers les terrasses. Elles étaient vides de toute forme de vie, hormis celles que Carl Milles avait façonnées dans la pierre et le métal trois siècles auparavant. « Mais l'heure de la fermeture est passée depuis longtemps. Je ne m'en étais pas rendu compte. »

Le gardien s'inclina. « Comme madame et monsieur semblaient souhaiter un peu d'intimité, je les ai laissés tranquilles après le départ des autres visiteurs.

– Vous nous connaissez donc ? demanda Lindgren.

– Qui ne vous connaît pas ? » Le gardien, un petit homme entre deux âges, lui jeta un regard admiratif. Grande et bien formée, les traits réguliers, des yeux bleus écartés, des cheveux blonds coupés à la garçonne. Ses vêtements civils étaient plus recherchés que chez le commun des astros ; les riches couleurs pastel, les drapés harmonieux de la mode néomédiévale lui seyaient à la perfection.

Reymont offrait avec elle un vif contraste. Trapu, noiraud, le visage dur, il n'avait jamais pris la peine de faire effacer la cicatrice qui lui barrait le

plus de vingt années en prison sans perdre sa volonté de vivre et écrivit des mémoires devenues un classique de la littérature scandinave.

front. Sa tenue toute simple, tunique et pantalon, aurait pu passer pour un uniforme.

« Merci de votre sollicitude », dit-il, plus sec que cordial.

« J'ai supposé que vous souhaitiez un peu de répit de la part des chasseurs de célébrités, répondit le gardien. Nul doute que nombre de visiteurs se sont fait la même remarque.

Les Suédois sont des gens courtois, vous vous en rendrez compte. » Lindgren sourit à Reymont.

« Je suis tout disposé à le croire, répliqua-t-il. Vu qu'on vous trouve partout dans le système solaire, on est bien forcé de l'admettre. » Un temps. « D'un autre côté, la puissance qui gouverne le monde a intérêt à être polie. C'était jadis le cas des Romains. Ponce Pilate, par exemple. »

Le gardien fut surpris de cette rebuffade. D'une voix un rien cassante, Lindgren déclara : « J'ai dit *älskvärdig* et non *artig* — "courtois" et non "poli". » Elle tendit la main. « Merci, monsieur.

– Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle commandant Lindgren. Puissiez-vous faire un fructueux voyage et nous revenir sains et saufs.

– Si le voyage est vraiment fructueux, nous ne reviendrons jamais, lui rappela-t-elle. Dans le cas contraire... » Elle laissa sa phrase inachevée. Le gardien ne serait plus de ce monde. « Encore merci, lui dit-elle. Adieu », ajouta-t-elle à l'intention du jardin.

Reymont serra également la main de l'homme et marmonna quelques mots. Lindgren et lui sortirent.

De hauts murs assombrissaient le trottoir presque désert. Leurs pas sonnaient creux. Au bout d'une minute, la femme observa : « Je me demande si c'est bien notre vaisseau que nous avons aperçu. Notre latitude est assez élevée. Et un appareil de type Bussard n'est ni assez gros, ni assez brillant pour être visible au soleil couchant.

– Sauf si ses collecteurs sont déployés, rétorqua Reymont. Et hier, on l'a placé sur une orbite non écliptique pour la phase finale des tests. Il reviendra à son orbite initiale avant notre départ.

– Oui, bien sûr, je connais le programme. Mais je n'ai aucune raison de me rappeler qui fait quoi à tel moment ou tel autre. D'autant que nous ne partons que dans deux mois. Pourquoi suivez-vous tout cela avec autant d'attention ?

– Alors que je ne suis qu'un simple gendarme. » Reymont esquissa un sourire. « Disons que je m'entraîne à me soucier de tout. »

Elle lui jeta un regard en coin. Un regard qui devint vite scrutateur. Ils venaient de déboucher sur une esplanade au bord de l'eau. Sur la berge opposée, les lumières de Stockholm s'allumaient l'une après l'autre, à

mesure que la nuit s'étendait parmi les maisons et les arbres. Mais le chenal demeurait presque aussi lisse qu'un miroir, et rares étaient les astres à briller avec Jupiter. On n'avait pas encore besoin d'éclairage.

Reymont se pencha pour haler leur bateau de location. Des attaches fixées au béton retenaient les amarres. On lui avait accordé le privilège de mouiller où bon lui semblait. Une expédition interstellaire, c'était un véritable événement. Lindgren et lui avaient passé la matinée à croiser dans l'archipel — quelques heures parmi la verdure, au large d'îles où les maisons semblaient avoir poussé aussi naturellement que les arbres, sur des flots peuplés de mouettes, de voiliers et de soleil. Ils ne trouveraient presque rien de tout cela dans le système de Beta Virginis, sans parler du périple qui les y mènerait.

« J'ai la nette impression que vous demeurez un étranger pour moi, Carl, dit-elle d'une voix lente. Et pour les autres aussi, non ?

– Hein ? Ma biographie est connue de tous. » Le bateau buta contre le quai. Reymont sauta dans le cockpit. Tenant l'amarre d'une main, il offrit l'autre à sa compagne. Celle-ci n'avait nul besoin de s'appuyer sur lui lorsqu'elle descendit, mais c'est ce qu'elle fit. À peine si le bras frémit sous son poids.

Elle s'assit à côté de la barre. Il saisit l'attache et en dévissa la tête. Le champ de liaison intermoléculaire se désactiva dans un léger claquement qui répondait au clapotis de l'eau. On n'aurait pu qualifier ses mouvements de gracieux, contrairement à ceux de sa compagne, mais ils étaient vifs et économes.

« Oui, chacun de nous a mémorisé le curriculum vitae officiel de tous les membres de l'équipage. » Elle opina. « Dans votre cas, il est réduit au strict minimum. »

(Charles Jan Reymont. Citoyen interplanétaire. Trente-quatre ans. Né en Antarctique, et pas dans la colonie la plus prospère ; les niveaux inférieurs de Polyugorsk ne proposaient que violence et pauvreté à un garçon dont le père était mort trop jeune. Une fois grandi, il avait gagné Mars on ne savait comment, y exerçant divers métiers jusqu'à ce qu'éclatent les troubles. Il avait alors combattu dans les rangs des Zèbres, se montrant si valeureux que le Corps de sauvetage lunaire lui avait offert une commission. Il avait complété son éducation à l'Académie militaire et était vite monté en grade, se consacrant à l'amélioration des forces de police une fois parvenu à celui de colonel. Lorsqu'il s'était porté volontaire pour cette expédition, l'Autorité de contrôle avait accueilli sa candidature avec joie.)

« On n'y trouve rien de personnel, insista Lindgren. Vous êtes-vous davantage ouvert durant les tests psychologiques ? »

Reymont était allé larguer l'amarre de proue. Il rangea soigneusement les deux attaches, se mit à la barre et démarra. Le moteur magnétique ne faisait aucun bruit, le propulseur à peine, mais le bateau ne tarda pas à filer. Il regardait droit devant lui. « Ça vous tracasse à ce point ? demanda-t-il.

– Nous allons passer plusieurs années ensemble. Peut-être même le reste de notre vie.

– Dans ce cas, je me demande pourquoi vous avez souhaité passer cette journée avec moi.

– Vous m'y avez invitée.

– Après le coup de fil que vous avez passé à mon hôtel. Pour savoir où je logeais, il vous a fallu consulter le rôle de l'équipage. »

Millesgården disparut dans les ténèbres derrière eux. Les lumières du chenal et de la ville ne permettaient pas de dire si Lindgren rougissait. Mais elle détourna les yeux. « C'est vrai, avoua-t-elle. Je... j'ai craint que vous ne vous retrouviez tout seul. Vous n'avez pas de famille, n'est-ce pas ?

– Plus maintenant. Je passe mon temps à écumer les quartiers chauds de la planète. On ne risque pas d'en trouver une fois arrivés à destination. »

Elle leva les yeux, vers Jupiter cette fois-ci, lumière ambrée à l'éclat régulier. D'autres astres avaient fait leur apparition. Elle frissonna et resserra sa cape sur ses épaules pour se protéger de la fraîcheur automnale. « Non, dit-elle d'une petite voix. Tout ce qui nous attend nous est étranger. Nous qui commençons à peine à comprendre, à cartographier ce monde là-haut — notre voisine, notre planète sœur — et voilà que nous décidons de franchir trente-deux années-lumière...

– Les gens sont ainsi faits.

– Pourquoi avez-vous décidé de partir, Carl ? »

Il haussa les épaules. « Je ne tenais plus en place, je suppose. Et, pour être franc, je me suis fait des ennemis dans le Corps. Des types que j'ai refusé de caresser dans le sens du poil, ou dont l'avancement patine comparé au mien. Désormais, si je veux monter en grade, je suis obligé de me montrer diplomate. Et j'ai horreur de ça. » Leurs regards se croisèrent. Cela dura un peu. « Et vous ? »

Elle soupira. « Pur romantisme de ma part, j'en ai peur. Depuis que je suis toute petite, je sais que je partirai pour les étoiles, comme un prince de conte de fées sait qu'il doit partir pour le royaume enchanté. À force d'insister, j'ai persuadé mes parents de me laisser entrer à l'Académie. »

Le sourire qu'il lui adressa était plus chaleureux que d'ordinaire. « Après quoi vous avez entamé une brillante carrière au service

interplanétaire. On n'a pas hésité à vous nommer commandante en second pour votre premier vol extrasolaire. »

Elle agita les mains sur son giron. « Je vous en prie. Je fais bien mon travail, c'est tout. Mais une femme n'a guère de peine à progresser dans la hiérarchie. Elle est très demandée. Et à bord du *Leonora Christina*, mes fonctions seront essentiellement administratives. Je me soucierai davantage de... de rapports humains... que d'astronautique. »

Il se concentra de nouveau sur son pilotage. Le bateau contournait la côte pour gagner la baie de Saltsjön. La circulation devenait plus importante. Des hydroptères filaient autour d'eux. Un cargo sous-marin se dirigeait lentement vers la Baltique. Dans les hauteurs, des aéro taxis voletaient telles des lucioles. Stockholm évoquait un feu de joie multicolore, et les mille bruits qui en émanaient se fondaient en un grondement harmonieux.

« Ce qui me ramène à ma question de tout à l'heure. » Reymont gloussa. « Ou plutôt à la réplique par laquelle j'ai réagi à votre question. N'allez pas croire que je n'ai pas apprécié votre compagnie. Si cette journée s'achève par un dîner, ainsi que je l'espère, ce sera l'une des plus belles de ma vie. Mais la majorité de nos camarades se sont éparpillés comme des gouttelettes de mercure dès qu'a pris fin notre période d'entraînement. Ils s'évitent délibérément les uns les autres. Ils préfèrent passer avec leurs proches le peu de temps qu'il leur reste. Et quant à vous — vous avez des racines. Une vieille famille aisée et distinguée ; et pleine d'affection pour vous, si je ne me trompe ; vos parents sont encore de ce monde, et vous avez quantité de frères, de sœurs et de cousins, prêts à se mettre en quatre pour rendre les semaines à venir les plus agréables possibles. Alors, pourquoi les avez-vous abandonnés aujourd'hui ? »

Elle resta muette.

« Votre fameuse réserve suédoise, dit-il au bout d'un temps. Fort appropriée chez les dirigeants du genre humain. Je n'aurais pas dû insister. Mais accordez-moi le même droit à l'intimité, voulez-vous ? »

Un temps, puis : « Acceptez-vous mon invitation à dîner ? J'ai déniché un restaurant très correct, avec service humain.

– Oui, répondit-elle. Merci. Avec joie. »

Elle se leva et vint lui poser une main sur le bras. Les muscles épais tressaillirent sous ses doigts. « Ne nous qualifiez pas de dirigeants, supplia-t-elle. Ce n'est pas ce que nous sommes. Nous ne faisons qu'appliquer les dispositions de l'Alliance. Après le conflit nucléaire... au cours duquel le monde a frôlé l'anéantissement... il fallait bien faire quelque chose.

– Mouais, grommela-t-il. J'ai lu quelques livres d'histoire. Désarmement général ; création d'une force de police globale pour le faire respecter ; *sed quis custodiet ipsos Custodes ?* À qui pouvions-nous confier le monopole des superbombes, ainsi que des pouvoirs illimités de contrôle et de police ? Eh bien, à un pays suffisamment puissant et développé pour faire du maintien de la paix une industrie de premier plan ; mais pas assez puissant pour conquérir ses voisins ni imposer sa volonté sans l'appui d'une majorité de nations ; et, pour finir, jouissant d'une bonne réputation universelle. Bref, la Suède.

– Vous avez tout compris », dit-elle, ravie.

« En effet. Jusqu'aux inévitables conséquences. Le pouvoir se nourrit de lui-même, pas du fait de complots mais par nécessité logique. L'argent que le monde entier injecte dans l'Autorité de contrôle transite ici ; cela fait de vous la plus riche nation du globe, avec tout ce que ça sous-entend. Ainsi que son centre diplomatique, ça va sans dire. Et étant donné que le moindre réacteur, spatonef ou laboratoire est potentiellement dangereux et doit être contrôlé par l'Autorité, on trouve toujours un Suédois qui a son mot à dire sur la question. En conséquence, tout le monde se met à vous imiter, y compris ceux qui ne vous aiment plus. Ingrid, mon amie, vos compatriotes vont forcément devenir les nouveaux Romains. »

Toute joie la déserta. « Vous nous détestez donc, Carl ?

– Pas plus que quiconque, tout bien considéré. Jusqu'ici, vous vous êtes montrés des maîtres très humains. Trop humains, dirais-je. En ce qui me concerne, je devrais vous savoir gré de m'avoir permis d'être un homme sans État, ce qui me convient au mieux. Non, vous ne vous êtes pas trop mal débrouillés. » Il désigna les tours à droite et à gauche, d'où tombaient des cataractes de lumière. « Mais ça ne durera pas.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'en sais trop rien. Mais je suis sûr d'une chose : rien n'est éternel. Quelque soin que l'on mette à élaborer un système, il finit forcément par se dégrader et mourir. »

Reymont marqua une pause pour choisir ses mots. « Dans votre cas, reprit-il, je pense que c'est cette stabilité dont vous êtes si fiers qui causera votre perte. Quels changements d'importance sont intervenus sur Terre, disons depuis la fin du XX^e siècle ? Un tel état de fait est-il vraiment souhaitable ?

« Je suppose, ajouta-t-il, que c'est pour ça que nous cherchons à implanter des colonies dans la galaxie. Pour échapper à Ragnarok. »

Elle serra les poings. Se tourna de nouveau vers le ciel. La nuit régnait à présent sans partage, mais on entrevoyait quelques étoiles à travers l'aura de lumière qui entourait la ville. Ailleurs — en Laponie, par exemple, où ses parents possédaient un cottage pour l'été —, elles jetteraient sur le monde leur éclat glacial et sans pitié.

« Je fais un bien piètre cavalier, s'excusa Reymont. Laissons tomber la philosophie de lycée pour aborder des sujets plus intéressants. L'apéritif, par exemple. »

Elle partit d'un rire hésitant.

Il réussit à s'en tenir aux banalités tandis qu'il entra dans le Strömmen, accostait et la conduisait à pied sur le pont menant à Gamla Stan. Passé le château royal, ils entrèrent sous un éclairage tamisé dans une série d'étroites ruelles bordées de grands immeubles aux façades dorées, qui n'avaient quasiment pas changé depuis plusieurs siècles. La saison touristique était finie ; rares étaient les résidents étrangers qui visitaient cette enclave ; hormis quelques passants, à pied ou en électrocycle, Reymont et Lindgren avaient la vieille ville pour eux.

« Tout ceci me manquera, dit-elle.

– L'endroit est pittoresque, concéda-t-il.

– Il est bien plus que cela, Carl. Ce n'est pas seulement un musée à ciel ouvert. Il y a de vraies gens qui vivent ici. Et ceux qui les ont précédés sont tout aussi réels. La tour de Birger Jarl, l'église de Riddarholmen, les armoiries du Palais de la Noblesse, la taverne de la Paix dorée où Bellman⁸ venait boire et chanter... Nous allons nous sentir bien seuls dans l'espace, Carl, si loin de nos morts.

– Pourtant, vous allez partir.

– Oui. Mais ce ne sera pas facile. Ma mère qui m'a portée, mon père qui m'a prise par la main pour sortir dans le jardin la nuit et m'apprendre les constellations... Imaginait-il les conséquences de ce qui s'est passé dans ma tête à ce moment-là ? » Elle inspira. « C'est en partie pour cette raison que je vous ai contacté. Pour fuir la peine que je leur causais. Ne serait-ce que pour une journée.

– Vous avez besoin de boire un coup, dit-il, et nous sommes arrivés. »

⁸ Carl Michael Bellman (1740-1795), poète suédois à la popularité durable, célèbre pour ses chansons truculentes.

Le restaurant était sis sur la Grand-Place. Sous le regard des façades colorées, on imaginait sans peine les chevaliers galopant sur les pavés — mais on se gardait d'évoquer cette semaine d'hiver où le sang avait coulé des têtes coupées entassées par dizaines ; après tout, ce massacre datait d'une autre époque, et l'homme se soucie peu du malheur d'autrui. Reymont conduisit Lindgren dans une salle éclairée aux chandelles qui leur était réservée et commanda de l'aquavit et de la bière.

Bien qu'il lui rendît des points pour ce qui était du poids et de l'expérience, elle but autant que lui, verre pour verre. Le repas qui suivit se révéla exceptionnellement long, même selon les critères scandinaves, et copieusement arrosé, de vin puis de cognac. Il la laissa parler la plupart du temps...

... d'une maison près de Drottningholm, dont le parc et les jardins étaient presque son royaume ; des rayons du soleil caressant un parquet doré et une argenterie que l'on se transmettait depuis une dizaine de générations ; d'un sloop filant sur le lac, avec à la barre son père, une pipe entre les dents, et elle dont les cheveux volaient au vent ; des monstrueuses nuits hivernales, avec en leur cœur ce havre de chaleur appelé Noël ; des nuits brèves et claires de l'été, du feu de la Saint-Jean, que jadis on allumait pour accueillir Baldur revenu des enfers ; d'une promenade sous la pluie avec un amour de jeunesse, dans un air frais et embaumant le lilas ; de ses voyages sur toute la Terre : les Pyramides, le Parthénon, Paris découvert au couchant depuis le sommet de la tour Montparnasse, le Taj Mahal, Angkor Vat, le Kremlin, le Golden Gate, oui, et le mont Fuji, le Grand Canyon, les chutes Victoria, la Grande Barrière de corail...

... du bonheur et de l'amour régnant dans son foyer, mais aussi de la discipline, de la gravité à observer en présence d'étrangers ; de la musique omniprésente, de Mozart le bien-aimé ; d'une bonne école où ses maîtres et ses condisciples lui avaient fait découvrir un nouvel univers ; de l'Académie, où la tâche était plus ardue qu'elle ne l'aurait imaginé, et où elle avait eu la joie de la maîtriser ; de ses croisières dans l'espace, vers les planètes — oh ! le jour où elle avait posé le pied sur les neiges de Titan⁹, avec dans le ciel l'orbe splendide de Saturne ; et toujours, toujours, sa famille qui attendait son retour...

⁹ On sait aujourd'hui que ces neiges sont en fait du méthane.

... d'un monde qu'elle jugeait bon, peuplé de bonnes gens aux activités et aux plaisirs irréprochables ; certes, il restait des problèmes, et des exemples de cruauté, mais tout se réglerait en temps voulu, avec un peu de bon sens et de bonne volonté ; ce serait extraordinaire de croire en une religion quelconque, car le monde en acquérant un but deviendrait plus parfait, mais en l'absence de preuves convaincantes, elle se contentait d'agir au mieux pour lui donner elle-même un but, le faire progresser vers quelque chose de plus grand...

... qu'il n'aille surtout pas la prendre pour une pharisienne ; en fait, elle se jugeait par moments un peu trop hédoniste, un peu plus libérée qu'il n'était souhaitable ; toutefois, pour ce qu'elle en savait, elle tirait plaisir de la vie sans faire du mal à quiconque ; et elle avait de grands espoirs.

Reymont lui servit une dernière tasse de café. Le garçon venait enfin d'apporter l'addition, mais il ne semblait pas plus pressé de l'encaisser que la plupart de ses collègues de Stockholm. « Je pense que vous réussirez à apprécier notre voyage, dit Reymont, et ce en dépit de l'inévitable lot de désagréments. »

La voix de Lindgren était un rien traînante. Mais ses yeux demeuraient vifs et son regard franc. « J'en ai bien l'intention, déclara-t-elle. C'est surtout pour cela que je t'ai appelé. Si tu te rappelles bien, c'est moi qui t'avais suggéré de venir ici pendant ta permission. » Ils étaient passés au tutoiement.

Reymont tira sur son cigare. Il serait interdit de fumer à bord, afin de ménager les systèmes de vie, mais il avait encore le loisir de s'entourer d'un nuage de fumée bleue.

Elle se pencha vers lui et posa une main sur la sienne. « J'ai voulu me montrer prévoyante, lui dit-elle. Vingt-cinq hommes et vingt-cinq femmes. Cinq ans dans une coquille de métal. Cinq ans de plus si nous faisons demi-tour aussitôt arrivés. Même compte tenu des traitements antisénescence, une décennie, c'est une sacrée tranche de vie. »

Il acquiesça.

« Et puis, évidemment, nous resterons au moins pour explorer, poursuivit-elle. Si cette troisième planète est habitable, nous y demeurerons — pour toujours — afin d'y fonder une colonie, et nous y aurons des enfants. Quoi qu'il arrive, il y aura des liaisons entre les membres de l'équipage. Des appariements. »

À voix basse, de peur de pécher par excès de franchise, il demanda : « Tu crois qu'on ferait un couple, toi et moi ? »

— Oui. » Sa voix se raffermi. « Astro ou pas, peut-être me jugeras-tu présomptueuse. Mais étant donné mes fonctions, je risque d'être plus

occupée que la majorité de l'équipage, notamment lors des premières heures du voyage. Je n'aurai pas de temps à consacrer aux rituels de séduction. Ça risque de me placer dans une situation que je ne souhaite pas. Il m'incombe donc d'être prévoyante et de faire certains préparatifs. Ce à quoi je m'active en ce moment même. »

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. « Je suis profondément honoré, Ingrid. Mais peut-être sommes-nous trop dissemblables.

– Non, c'est pour ça que tu m'attires, je suppose. » Elle lui caressa la bouche du bout des doigts, descendit le long de sa joue. « Je veux te connaître. Tu es l'un des hommes les plus virils que j'aie jamais rencontrés. »

Il compta ses billets pour payer l'addition. C'était la première fois qu'elle lui voyait des gestes hésitants. Il écrasa son cigare, fixa les braises dans le cendrier. « Je loge dans un hôtel de Tyska Brinken, dit-il. Plutôt miteux.

– Ça ne me dérange pas, répondit-elle. Avec un peu de chance, je ne remarquerai rien. »

Michel PAGEL

[Les Escargots se cachent pour mourir](#)

[Pour une poignée d'helix pomatias](#)

[Le Cimetière des astronefs](#)

Lucius SHEPARD

[Le Dragon Griaule](#)

Roland C. WAGNER

[L.G.M.](#)

Joëlle WINTREBERT

[La Créode et autres récits futurs](#)

A paraître en numérique

[Aztechs](#) de Lucius SHEPARD (juillet 2012)

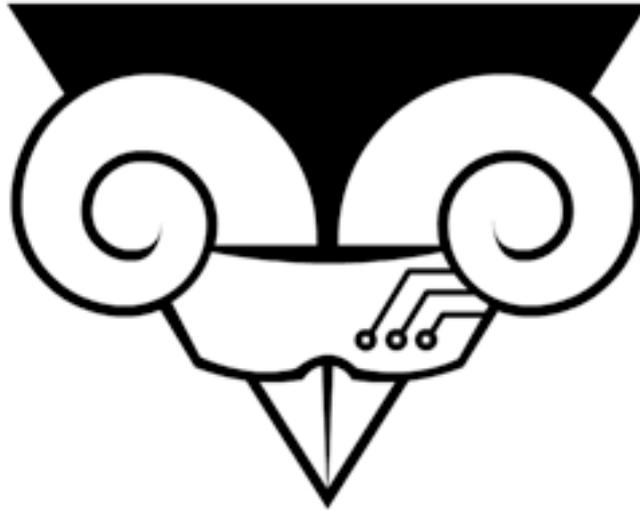
[Louisiana Breakdown](#) de Lucius SHEPARD (août 2012)

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des cieux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com) et sur [Facebook](https://facebook.com) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille, un bug ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.

Cet ouvrage est le quarantième livre numérique des éditions du Bérial' et a été réalisé en juin 2012 par Clément Bourgoïn d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-113-4).